



Un podcast, une œuvre

Abordez les grandes questions de société à travers une œuvre et son auteur.

L'émission *Un podcast, une œuvre* vous propose d'explorer une œuvre phare de la collection, à partir d'archives, d'interviews inédites, de points de vue détonants et de musiques actuelles. (Au gré des accrochages, certaines œuvres ne sont pas exposées.)

Art et consommation : épisode 2

Le Magasin de Ben, 1958-1973

Le Magasin de Ben n'est pas un temple de la consommation. C'est plutôt une caverne couverte d'aphorismes dédiée à la création et à l'expression de l'ego de son créateur, Benjamin Vautier. Autoportrait d'un artiste et d'une époque, découvrez son histoire en écoutant ce podcast.



Code couleurs :

En noir, les intervenants

En bleu, la voix narrative

En vert, les citations

En violet, les extraits musicaux

En rouge, toute autre indication sonore



Transcription du podcast

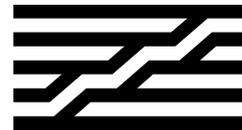
Temps de lecture : 12 min

[jingle de l'émission] « Quand j'ai acheté le magasin, je n'avais pas d'argent. Mais je suis un bon travailleur. Donc j'avais mis une planche au-dessus du magasin, juste après la porte d'entrée, et je dormais sur la planche. À 8 heures, j'ouvrais avec une ficelle. J'étais dans mon lit et les gens rentraient pour acheter des disques [rires]. »
(Ben, extrait de *Encore des mots*, 1986)

Nous sommes à Nice en 1958 et Ben est fauché. Il a 23 ans, il vit dans son *Magasin*, il dort dans son *Magasin*, et à 8 heures du matin, encore allongé dans son lit, il l'ouvre au public, pour vendre des disques d'occasion.

Mais ce lieu de consommation musicale bon marché devient vite un lieu de rencontre et de création artistique : Arman, César, Yves Klein, Martial Raysse... Quelques Nouveaux Réalistes passeront même par-là, mais aussi des artistes du mouvement Fluxus que Benjamin Vautier rejoint en 1963 et dont il se revendique encore aujourd'hui.

Reflet de son époque, l'art qui se crée et qui s'expose dans son *Magasin* ne se peint pas toujours sur des toiles. Il échappe bien souvent aux formats habituels des années 1950 : ceux de la peinture et plus particulièrement de la peinture abstraite.



Alors, au premier étage de son *Magasin*, sa galerie « Ben doute de tout » entend bien bannir toutes les idées qui s'illustrent par ce qu'il appelle, en 1967, les œuvres physiques accrochables, vendables, monnayables.

Dans les 3 mètres carrés de son *Magasin*, on trouve effectivement des formes d'art qui ne sont pas à vendre ni à consommer : des attitudes, des performances, des actions, des vérités, des déclarations, ou des gestes aussi inattendus que ceux qu'il exécute à l'intérieur et à l'extérieur de son *Magasin*.

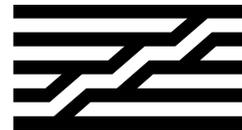
Hurler, mettre vingt fois la tête dans une poubelle, ouvrir et fermer les yeux, prendre un bain ou encore se marier, pour Ben et beaucoup d'artistes de sa génération, absolument tout est art, jusqu'à la ligne d'horizon que Ben trace et signe en tant qu'œuvre dans les années 1960.

Ben signe, récupère et s'approprie tout. Particulièrement les objets qui s'accumulent chez lui, dans son jardin et dans son *Magasin* : une bouilloire, une passoire trouée et encadrée, un tourne-disque, une roue de bicyclette... La liste des objets incongrus et insolites semble infinie.

Mais au-delà des objets, il y a aussi et surtout des mots, encore des mots, partout des mots, qu'il écrit ou qu'il peint de sa main, sur toutes les surfaces de son *Magasin*.

Ce sont eux qui le font connaître au grand public. Ses aphorismes s'écrivent souvent noir sur blanc, sur des agendas, des carnets, des t-shirts : toute une série de produits dérivés qui se vendent à une échelle presque industrielle.

Finalement Ben ne se débrouille pas si mal pour commercialiser ses mots, son art, son ego, obsession de l'artiste. C'est un podcast consacré aux rapports entre art et consommation.



[extrait musical : Claire Diterzi, *Infiniment Petit*, 2015]

« Je n'aime pas les biographies. Les biographies, c'est de l'ego. Le rêve c'est de pouvoir un jour être artiste sans biographie, mais c'est presque impossible, car l'art c'est toujours de l'ego. Seule excuse ? Il y a des gens qui se demandent : qui est Ben ? D'où vient-il ? Qu'a-t-il fait ? Alors pour eux voici remis à jour ma vie, mon nombril, mes conneries ». (Ben, extrait de *Encore des mots*, 1986)

« 1935 : Je suis née à Naples en Italie, un 18 juillet, au dernier étage d'une maison avec une terrasse pleine de soleil.

1939 : À la déclaration de la guerre, ma mère part pour la Suisse et divorce de mon père. Elle part ensuite pour la Turquie.

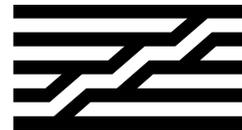
1945 : La guerre finie, ma mère part avec moi pour l'Égypte, le voyage en bateau dure 4 jours.

1947 : Nous partons pour Lausanne en Suisse. Entre temps, ma mère qui n'a jamais travaillé, n'a plus d'argent et nous vivons au 5^e étage d'un petit hôtel. Au collège, on se moquait de mon accent et je me souviens d'avoir eu envie de me jeter du haut d'un pont.

1949 : Parce que la vie est trop chère en Suisse, et parce que je souffre de sinusite aiguë, ma mère vient s'installer à Nice, où elle a des amies.

1958 : Je vends la petite librairie-papeterie que ma mère m'avait achetée, pour acheter un autre fond, au 32 rue Tondu de l'Escarene (Nice), mon *Magasin*. Je me mets à vendre des disques d'occasion et à décorer ma façade avec n'importe quoi.

1959 : Mon *Magasin* devient un lieu de rencontres pour tous les jeunes qui font du nouveau !



1964 : Je me rends à New York pour rencontrer George Brecht, car je considère le Nouveau Réalisme trop commercial et je préfère l'esprit Fluxus.

1975 : Pontus Hulten, directeur de Beaubourg, achète mon *Magasin* qui devient une des plus grandes pièces du Centre Pompidou. C'est un des rares conservateurs de musée qui n'a pas peur de mettre la création dans un musée et non pas uniquement la consécration ». (Ben Vautier, *Ma vie, mes conneries*, 1935-1997)

[extrait musical : Claire Diterzi, *Infiniment Petit*, 2015]

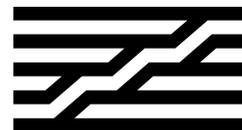
[Sophie Duplaix, conservatrice en chef des collections contemporaines au Centre Pompidou] Pontus Hulten, qui sera le premier à diriger le Centre Pompidou, va acheter le *Magasin* avant l'ouverture du Centre.

C'est un geste très fort que d'acquérir quelque chose qui n'était a priori pas complètement une œuvre, puisque c'était un magasin. Bien évidemment, Ben considérait son *Magasin* comme une œuvre mais surtout comme son œuvre d'art total.

Ce qui était intéressant par rapport au Musée, c'est que c'était une œuvre complexe, extrêmement dérangeante de par son contenu, difficile à conserver de par tous ces matériaux divers et variés, parfois même organiques, qui la composent. C'était aussi un défi pour le Musée, cette œuvre qui n'était pas figée et qui allait être amenée à évoluer.

Cette œuvre évolutive est emblématique des œuvres importantes du Centre Pompidou, un lieu qui montrait l'art du présent, la nouveauté, l'art qui dérange et finalement, un art différent de l'idée qu'on pouvait s'en faire.

Ce côté audacieux du *Magasin de Ben* était complètement en résonance avec l'audace du Centre Pompidou à son ouverture en 1977.



— [Adam Saulnier, journaliste] « Le centre culturel le plus vaste du monde est en ce moment édifié ici. Ici, c'est à Paris, le plateau Beaubourg. Pour le secrétariat d'État à la Culture, au destiné duquel préside Monsieur Michel Guy, le centre Beaubourg comptera parmi les réalisations les plus notables de l'époque. Encore en chantier, c'est déjà un succès.

— [Michel Guy, président du Centre Pompidou en 1977] Je souhaite que Beaubourg fonctionne comme une sorte de double entonnoir ouvert sur les activités internationales diffusées largement dans toute la France.

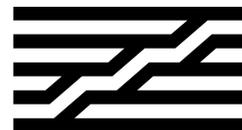
À l'inverse, je souhaite que cet entonnoir fonctionne dans l'autre sens, comme en quelque sorte une espèce de centrale de la décentralisation, c'est-à-dire qu'il montre les activités les plus intéressantes de la France et les diffuse largement à l'étranger ». (interview de Michel Guy par Adam Saulnier, 1974, extrait d'archive INA,)

[Sophie Duplaix] Nous sommes au Niveau 4 du Musée, face à une œuvre assez extraordinaire, toute bariolée, colorée, avec des inscriptions partout, comme une sorte de maison.

Il s'agit d'un magasin, le *Magasin de Ben*. Sur la façade de ce magasin couverte d'écritures, on peut remarquer un panneau surmonté de la phrase « Ben doute de tout ».

Sur ce panneau est écrit : « En 1958, j'ai le choc Duchamp. Alors pour moi, la peinture est finie, tout est art. Je ne pouvais plus rien jeter, une allumette était aussi belle que la Joconde.

Il fallait donc tout garder : les pots de peinture vides, les pinceaux... J'ai tout cloué. Pour gagner ma vie, je vendais des disques d'occasion et au 1^{er} étage, je fis une petite galerie pour chercher du nouveau ».



C'est vraiment une déclaration importante de Ben.

Effectivement, à la fin des années 1950 et au tout début des années 1960, il y a ce mouvement vers une reconsidération de l'objet et des choses banales, que ce soit les Nouveaux Réalistes ou le mouvement Fluxus qui est sans doute le plus extrême. Jusqu'à dire que même un courant d'air, c'est de l'art.

Est-ce que c'est en réaction à la société de consommation ? C'est sans doute quelque chose qui est effectivement en filigrane. Ce *Magasin*, Ben va l'aménager en mettant des inscriptions, en clouant des objets, collant tout un tas de choses. Comme il le dit sur son panneau, il ne jette rien.

« Je n'ai jamais pensé que c'était maladif, mais je n'aime pas jeter. J'ai une excuse. Mon excuse, c'est Marcel Duchamp. Marcel Duchamp a dit « Le *Porte-bouteille* est une œuvre d'art ».

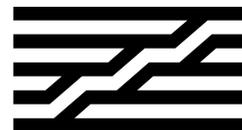
Dans ces conditions, mes chaussures sont une œuvre d'art, alors il y a ready-made, donc on ne peut pas jeter quoi que ce soit parce que tout est art ». (Ben Vautier, *Ma vie, mes conneries*, 1935-1997)

[Sophie Duplaix] Marcel Duchamp est ce grand artiste du 20^e siècle qui a inventé le ready-made, l'objet « tout fait » que l'artiste va pouvoir signer.

C'est là où Ben décide de généraliser ce geste du « tout est art » et donc de considérer qu'il n'y a pas de distinction entre l'art et la vie. Il y a donc tout un travail d'appropriation chez Ben qu'il fait sur un mode extrêmement ludique, et sérieux quand même : il va signer tout un ensemble de choses, « Ben signe tout ».

Il aimait beaucoup l'idée que ça allait « emmerder les autres artistes ».

Parce que son *Magasin*, comme il était compliqué en plus à monter, quand on commençait à le présenter dans le Musée, c'était pour de nombreuses années. Les autres allaient être jaloux et ça, il en était aussi très content.



Ben se caractérise par son ego et je crois que le *Magasin* est à l'image de cet ego absolument extraordinaire qui nous touche beaucoup.

[extrait musical : Anne Sylvestre, *Les gens qui doutent*, 1977]

« 31 ans : j'écris encore et toujours pour la gloire. Je suis un vieux et j'avoue, je cherche à faire ce qui n'a pas été fait.

Ma mère dit que je lui rappelle Brigitte Bardot, qui d'après elle est uniquement axée sur elle-même. Quand est-ce que je cesserai de me faire du souci pour ma gloire ?

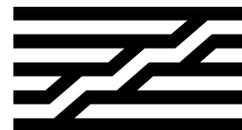
Ce poème c'est ma prétention, ma jalousie et ma gloire entassées sur du papier. Il faut de tout pour faire un monde. Je suis un raté et les ratés espèrent toujours. Si l'art c'est de la merde, ne plus en faire c'est être heureux inactif. Je n'arrive pas à changer le monde, je n'arrive pas, je tourne en rond, je perds mon temps. Je doute de tout ». (Ben Vautier, *Ma vie, mes conneries*, 1935-1997)

Ben doute de tout et il l'écrit partout. Sa quête de vérité le pousse à questionner le monde, ses vérités subjectives et il l'écrit partout. Sa quête de vérité le pousse à questionner le monde. Mais aussi à enfermer ce monde dans des théories comme celle de l'ego.

Cette théorie de l'ego, il la généralise à plusieurs problématiques qui l'obsèdent, comme l'oppression des peuples minoritaires. Occitans, Bretons, Corses, leurs langues et leur ego culturel ne peuvent être sacrifiés sur l'autel de l'universalité supposée de l'ethnie dominante et de sa langue.

Il s'agit des Francs et de leur langue française.

Pour Ben qui ne parle pas l'occitan mais qui le comprend, à chaque langue son territoire linguistique et à chaque peuple le droit d'exister et de défendre son territoire. C'est une théorie qu'il affirme depuis 60 ans, depuis sa rencontre avec François Fontan, activiste humaniste, occitaniste et théoricien de l'ethnisme.



« En politique, c'est très important parce qu'un jour on ne se rappellera que de cela et le *Magasin* sera parti. François Fontan, qui était le créateur de l'ethnisme, a fondé le Parti nationaliste occitan dans mon *Magasin*.

Le Parti nationaliste occitan a été fondé dans mon *Magasin* ! [rires] J'ai insisté pour qu'il y ait un panneau marqué « lieu dans lequel a été fondé le Parti nationaliste occitan ». François Fontan aimait venir, il avait un coin où il débattait avec les gens ». (Ben, extrait de *Encore des mots*, 1986)

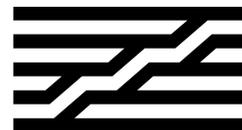
« En 1958 sur la promenade des Anglais, je rencontre François Fontan. J'étais anarcho-stalinien, communiste universaliste. Cela parce que ma mère était de gauche, mais dans une famille de riches où elle faisait du communisme de salon. François Fontan me convainc de la réalité des ethnies. J'ai donc opté pour sa vision du monde de gauche, mais où la diversité règne.

1977 : Je défends de plus en plus la langue occitane dans ma région. J'écris partout pour avoir une radio et une télévision en niçois.

1985 : Je veux abandonner l'art encore une fois. Je dis avoir une indigestion des produits qui m'entourent et n'être qu'un pion dans les mains du pouvoir culturel.

1989 : Mort de ma mère, paisible, un soir de novembre. Ma mère a beaucoup compté pour moi. Je crois que c'est d'elle que je tiens cette hantise de la vérité. Pourtant, je commence à douter si c'est vraiment la vérité que je cherche ou si c'est me servir de la vérité comme une arme pour satisfaire mon égo.

1992 : Toujours des angoisses de gloire et la peur qu'on ne parle plus de moi. Je me dis parfois qu'il faut que je quitte Nice, mais ce serait aller contre mes principes et je m'accroche ». (Ben Vautier, *Ma vie, mes conneries*, 1935-1997)



[Sophie Duplaix] Ben aimait beaucoup Nice et pour rien au monde il ne serait parti à Paris. Pour lui, c'était extrêmement important de rester à Nice et il a effectivement toujours été un grand défenseur des minorités.

Sur son *Magasin*, il y a une sorte d'arbre généalogique avec toutes sortes d'ethnies qui sont indiquées. Il met en avant son engagement personnel pour toutes ces minorités.

Effectivement, il n'aimait pas l'impérialisme parisien et de façon plus générale, son *Magasin* était aussi un lieu d'agitation, dans le sens où il y organisait aussi toutes sortes de débats et donc il permettait l'expression des minorités.

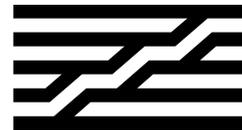
Il pense même, à un moment, que c'est la chose la plus importante à défendre dans sa vie. C'est quelque chose qui lui a vraiment tenu à cœur.

Le fait que l'arrière du *Magasin* soit quasiment entièrement consacré à cet aspect témoigne de cet engagement réel pour les minorités, pour ce qui n'est pas dans la norme, pour ce qui risque d'être rejeté ou absorbé par le Grand Tout.

Un Grand Tout uniformisant et impérialiste qui menace les cultures minoritaires et qui s'enracine dans un système d'exploitation capitaliste. Ben rappelle souvent que pour François Fontan, la lutte s'applique à toutes les formes d'oppression inhérentes à ce système, l'oppression basée sur l'appartenance de genre, de classe, de culture ou plus précisément d'ethnie.

La pratique d'une langue menacée d'extinction, la défense locale des minorités ethniques peuvent donc participer à une lutte plus globale contre l'idéologie impérialiste et capitaliste.

« Je me réveille tous les matins avec pour seule utopie d'être celui qui va changer le monde, devenir plus important que Karl Marx, Freud... Je rêve qu'Obama et Sarkozy me téléphonent pour me demander conseil et que grâce à moi, des centaines de conflits ethniques soient évités.



L'utopie ? Je dirais que je n'en suis jamais revenu. Je suis pessimiste par rapport à l'espèce humaine. Alors que je croyais que l'impérialisme était une erreur dont on allait guérir et dont on allait pouvoir se débarrasser, je me rends compte que l'impérialisme est une chose naturelle, et ça me fait peur ». (Ben Vautier, entretien avec Hans Ulrich Obrist, 2010).

[extrait musical : Blondino, *Babel*, 2018]

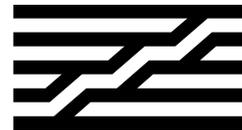
« Quand une langue disparaît, c'est une grande perte. Une langue, c'est la bibliothèque d'une culture et sa richesse. Chaque langue porte en elle une manière de comprendre et d'interpréter le monde. Ce trésor disparaît à chaque fois qu'une langue disparaît.

Quant aux gens qui la parlent, ils perdent une part de leur identité. En général, pour s'imposer, les sociétés coloniales doivent plus ou moins exterminer les populations indigènes ou bien les marginaliser.

Mais ça ne se passe pas seulement au sein des cultures indigènes, ça se passe aussi en Europe par exemple. On dit que ce sont des dialectes, mais ce sont de véritables langues.

Le nombre de langues pratiquées en Europe a radicalement diminué, notamment à cause de la formation politique des États modernes. La création des États est un processus extrêmement violent qui rassemble des gens qui n'ont rien en commun, qui séparent d'autres gens qui ont tout en commun.

Regardez le monde d'aujourd'hui, la plupart des conflits majeurs sont dus à des frontières impérialistes imposées par des pouvoirs impérialistes qui ne servent que leurs propres intérêts. Les pires horreurs de la planète sont presque toujours le résultat de ces frontières étatiques imposées, qui ont notamment pour conséquence la disparition de beaucoup de langues ». (Noam Chomsky, extrait d'archive, 1994)



Nous devrions reconnaître la pertinence que cela représente. Chaque langue est un trésor. Le philosophe et linguiste anticapitaliste américain Noam Chomsky affirme ce que François Fontan vivait et défendait dans le Sud de la France : un nationalisme pour les peuples minoritaires, humaniste et universaliste.

L'une de ses propositions consiste en ce que tout énoncé des droits de l'homme universels contienne le droit de tous les peuples à parler leur propre langue.

François Fontan est mort en 1979. Depuis sa rencontre avec Ben, 60 années sont passées, mais Ben est toujours aussi convaincu et passionné par cette vision ethniste et humaniste du monde qui semble résister à tout : ses doutes, ses souvenirs qui s'effacent et le temps qui passe.

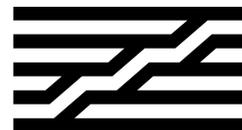
[extrait musicale : Rafaële Lannadère, *Vertige*, 2018]

« 1994 : Je dors mal la nuit. J'ai des angoisses qui se mélangent. Des angoisses d'argent, d'art, de vérité. D'une part, je veux changer le monde et être un révolutionnaire, et d'autre part, je veux une belle voiture, vivre confortablement et avoir autant de gloire que César. Tout ça, c'est très difficile à concilier.

1995 : J'aime de moins en moins voyager. Dès que je dois partir, je tousse et je vomis le matin. Je me sens très malade. Je suis pris en main à l'hôpital où on me fait tous les examens et il ressort que la toux, en gros, c'est de l'anxiété.

1997 : Je suis inquiet. J'ai peur de perdre la mémoire. J'écris un texte, *À bas la culture*, que je crois relativement nouveau. Mais en fouillant dans mes archives, je découvre que j'ai dit et publié la même chose en 1985. Au fond, on passe son temps à se répéter ». (Ben Vautier, *Ma vie, mes conneries*, 1935-1997)

[jingle de l'émission] C'est la fin de notre épisode consacré au *Magasin de Ben*. C'était un podcast du Centre Pompidou disponible sur l'application du Musée et ses réseaux sociaux. Merci à chacune et chacun d'entre vous pour votre écoute et à bientôt !



Crédits

Écriture et réalisation : Lydie Mushamalirwa

Voix : Marianne Bergès, Julian Eggerickx, Olivier Martinaud

Direction éditoriale et production : Morgane Elbaz, Patrice Chazottes

Mixage : Ivan Gariel

Lectures : Julian Eggericks et Yoni Nahoum

Habillage musical : Nawel Ben Kraiem et Nassim Kouti

Infos pratiques

www.centrepompidou.fr

www.centrepompidou.fr/fr/visite/accessibilite

Application Centre Pompidou accessibilité

www.centrepompidou.fr/fr/visite/accessibilite/appli-centre-pompidou-accessibilite

Livrets d'aide à la visite

www.centrepompidou.fr/fr/visite/accessibilite/livrets-daide-en-falc

Suivez-nous sur Facebook

<https://www.facebook.com/centrepompidou.publicshandicapes>

et Accessible.net https://accessible.net/paris/musee-art/centre-pompidou_5